DEUXIEME ANNEE
N° 11



13 MARS 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

HERGÉ

A la recherche de Monsieur Tournesol, Tintin et le capitaine Haddock vont s'embarquer pour Gauga. Se doutent-ils de ce qui se trame contre eux... (voir pp. 8 et 9)

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

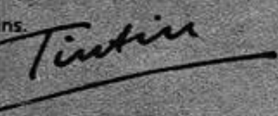
Il y a des gens dont on se demande vraiment s'ils ont le sens commun et je pense ici à certains types — ahurissants — de collectionneurs.

Les journaux ont parlé récemment d'un original de province qui s'est amusé à rassembler trente mille espèces différentes de punaises vivantes. Mais les manies sont innombrables ! Elles s'en prennent indifféremment aux cheveux, aux boites d'allumettes, aux sifflets, aux étiquettes de boites de camembert... Que sais-je encore ?

On raconte qu'un fonctionnaire de l'U.N.R.R.A. envoyé à Varsovie, passe le plus clair de son temps à errer dans les décombres des quartiers détruits. Ce ne sont pas les trésors fabuleux qui le tentent... mais les boutons ! Un jour, dans son audace, il alla jusqu'à couper l'un de ceux qui ornaient la tunique d'un officier polonais. Cette pièce rare manquait encore à sa collection... Inutile, n'est-ce pas, les amis, de faire de longs commentaires ! Le ridicule de ces maniaques saute aux yeux...

Est-il admissible, qu'en la période que nous vivons, des hommes intelligents s'attachent à de pareilles absurdités, alors que tant de tâches utiles et nobles requièrent leurs soins ?

Bonne poignée de mains.





Comment allez-vous, les amis ? Vous avez tous, à présent, votre carte de membre et votre insigne. Inutile de vous demander comment vous les trouvez ! Les lettres enthousiastes que vous m'avez adressées à ce sujet m'ont suffisamment édifié.

Il est une chose cependant sur laquelle je veux, une fois de plus, attirer votre attention. Vous avez constaté qu'un code d'honneur figure au verso de votre carte de membre. Ce code d'honneur qui lie tous les amis de Tintin et que vous avez signé, il vous reste maintenant à **l'observer scrupuleusement !** Mais je ne doute pas que vous aurez tous à cœur de respecter la parole donnée et je vous fais confiance... Cette carte et cet insigne, conservez-les toujours précieusement par devers vous. Non seulement, ils révèlent votre qualité de membre du Club, ce qui n'est pas rien, mais ils seront appelés, dans un proche avenir, à vous procurer de très sensibles avantages.

Nous nous occupons, dès à présent, d'organiser à votre intention, à Bruxelles et en province, des représentations théâtrales et des séances cinématographiques auxquelles nos membres pourront assister à des conditions tout à fait particulières. J'étudie également la possibilité de permettre à mes amis la réalisation d'un rêve qu'ils caressent depuis longtemps : celui de voler. La chance aidant, il se peut que nous vous offrions bientôt une série de « baptêmes de l'air », sous la conduite d'un capitaine-aviateur belge.

Qu'en pensez-vous, les amis ?

A jeudi prochain. Une bonne poignée de mains à vous tous.

TINTIN.

ABONNEMENTS :

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-après au C.C.P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles.

Trois mois	**Fr. B. 47**
Six mois	**Fr. B. 90**
Un an	**Fr. B. 175**

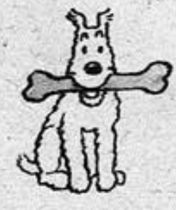
Le prix des anciens numéros demandés directement au journal reste fixé à fr. 3.50

Pour la France, abonnez-vous à TINTIN — PARIS, boite postale 14.

1 an	fr. fr. 530	moins	fr. fr. 500
6 mois	fr. fr. 275	baisse de	fr. fr. 260
3 mois	fr. fr. 142	5 % soit	fr. fr. 135

TINTIN. — Administration et Rédaction : 55, rue du Lombard à Bruxelles.
Edit.-Directeur : Raymond Leblanc.
Rédacteur en chef : André-D. Fernez.
Imprimeur : Etablissements Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU »; il sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).



Pourquoi Milou a-t-il l'air si joyeux ?

Il attend, lui aussi, le magnifique numéro spécial qu'à l'occasion des fêtes de Pâques Tintin offrira à tous ses amis.

Dès à présent retenez-le chez votre marchand habituel.

MON COURRIER

A. B. C. — J'ai lu ta petite lettre avec beaucoup d'intérêt. Ton idée est excellente et je ne doute pas que nous puissions la mettre en application très prochainement. Merci et cordialement à toi.

G. FOURCROY, Winterfold House, Chaddsley Corbett, Wores, England — Je suis très heureux qu'en dépit de ton séjour en Angleterre, tu lises régulièrement notre journal. Tes félicitations me vont droit au cœur... Les reproductions de timbres publiées à la suite de la chronique philatélique ne répondent-elles pas à ta demande ? Bonne poignée de main.

TITI LA TULIPE, Bruxelles. — Non, il ne faut pas avoir peur de nous adresser des critiques. Les tiennes sont justifiées et elles prouvent l'intérêt que tu portes au journal. Bien amicalement à toi.

VICTOR HAENECOUR, Uccle. — Nous nous efforcerons, comme tu nous le demandes, de publier de plus en plus de farces, de devinettes et de petits jeux... Amitiés.

LILIANE RIHON, Bruxelles. — Non ! Il nous est malheureusement impossible de nous charger de la reliure de tes journaux. Mais adresse-toi à Monsieur Tournesol; il t'indiquera bien volontiers la manière de réaliser toi-même une jolie reliure. Mon meilleur souvenir.

FUTURS CLUBISTES DU HAUT-FOREST. — Votre amusante requête collective a retenu toute mon attention. Je ferai l'impossible pour vous donner satisfaction très prochainement. Cordiale poignée de main à vous tous.

J.-A. DEVLET, Bruxelles. — Je te rappelle que c'est aux membres du club eux-mêmes qu'il appartient de constituer des clubs sportifs. Bonne poignée de main.

SIRIUS DE BONSECOURS. — Une rubrique de l'astronomie ?... Pourquoi pas ! La place nous manque pour l'instant, mais nous y penserons très sérieusement. Bonne poignée de main.

GUY MOLLE de Liège. — Ta longue lettre enthousiaste m'a fait plaisir. Non, seulement ta demande n'a rien de sot ni d'exagéré, mais elle te fait honneur ! C'est donc très volontiers que nous insérons ci-dessous ton appel : « Tous les amis de TINTIN habitant la région liégeoise et qui désirent constituer un club de football sous l'egide de TINTIN, peuvent s'adresser à Guy MOLLE, rue Momulphe, 65 à Liège ».

EDOUARD HEGENBARTH de Eisden (Limbourg), MICHEL GERARD à Irchonwelz (Hainaut), ANTOINE RENS de Seneffe. — Aucun système d'échange de timbres n'a encore été institué par l'intermédiaire du journal. Mais rien n'empêche votre projet de se réaliser. Adressez-vous tous trois, à Monsieur Depienne, chroniqueur philatélique, au Bureau du Journal. Bonne poignée de main.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Pour les amis français :
TINTIN — Paris. Boite postale 14.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER

























(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

Il ne m'est pas possible de publier déjà les résultats de mon appel de la semaine dernière. Pour des raisons techniques, je ne pourrai le faire que dans trois semaines. C'est te dire qu'il n'est pas encore trop tard pour me répondre Mais ne perdons pas notre temps !

J'ai dessein de te parler aujourd'hui d'une entreprise amusante, qui pourra agrémenter tes « sorties » d'hiver. C'est « Paon flegmatique » qui m'en a donné l'idée. Il m'a demandé d'indiquer à mes lecteurs, le meilleur moyen de recueillir des traces dans du plâtre. Peu de scouts y réussissent parfaitement. Pourtant la chose ne manque pas d'intérêt et elle constitue une excellente activité de patrouille. Je réponds donc volontiers à la prière de « Paon flegmatique ».

Ne t'imagine pas qu'il est nécessaire de te munir d'un grand nombre d'outils; un petit sac de toile forte, rempli de plâtre, suffira largement à tes besoins.

Lorsque tu auras découvert une empreinte intéressante, commence par « l'endiguer » en construisant un petit rempart d'environ 2 cms. tout autour de son emplacement.

Ensuite, prépare dans ta gamelle ou dans tout autre récipient une pâte suffisamment liquide constituée de plâtre et d'un peu d'eau que tu puiseras au ruisseau le plus proche.

Trois remarques en passant : j'utilise personnellement comme récipient une demi balle en caoutchouc; cet ustensile présente l'avantage de se nettoyer facilement même si le plâtre y a durci, ce qui n'est pas toujours le cas pour une gamelle.

Neuf fois sur dix les traces se trouveront à proximité d'un cours d'eau, car elles se marquent plus aisément dans un sol humide, particulièrement dans l'argile et même dans la neige. (Mais oui ! On peut très bien recueillir des empreintes sur un sol enneigé !) Le plâtre frais durcit rapidement. S'il est vieux, ajoutes-y du sel de manière à accélérer sa fixation. En ce qui concerne les traces d'oiseaux, je te conseille d'employer du plâtre de dentiste.

Une fois ta pâte préparée, verse-la sur l'empreinte et applique sur l'ensemble quelques branchettes qui le solidifieront. Lorsque le plâtre sera devenu suffisamment dur, « découpe » l'empreinte au couteau en ayant soin d'y laisser adhérer une motte de terre suffisamment profonde. Empaquette le tout dans un bout de journal et attend d'être arrivé à l'étape pour laver l'empreinte, c'est-à-dire pour enlever la terre qui y adhère encore.

Et voilà ! Tu possèdes à présent le négatif de la trace, c'est-à-dire la reconstitution de la patte qui s'est enfoncée dans le sol. Pour obtenir un positif, c'est-à-dire l'empreinte proprement dite, il te faut... mais ceci est une autre histoire comme dirait Kipling. Je te la raconterai la semaine prochaine.

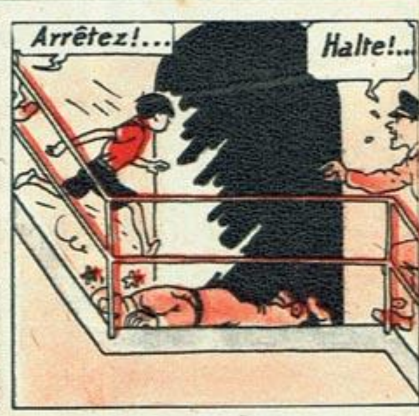
Bien à toi.

Bison serviable.





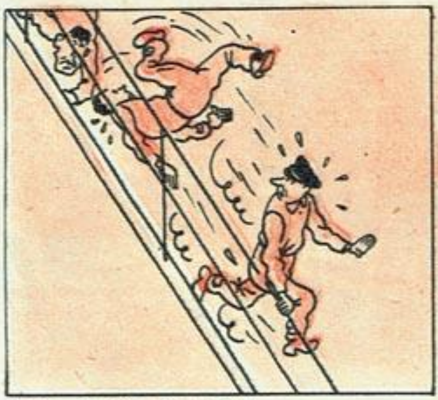


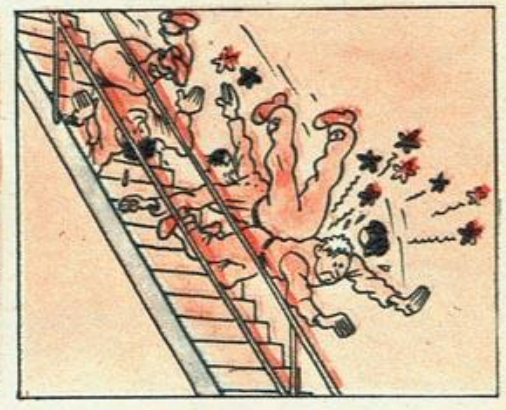














L'A place m'a manqué, la semaine dernière, mes chers Amis, pour vous donner l'alphabet Morse qui est à la base du télégraphe. Le voici donc aujourd'hui.

Cet alphabet est composé de « points » et de « barres », pour employer les expressions les plus courantes; nous préférons cependant les termes plus exacts de « brèves » et « longues ».

Le code Morse peut être optique (à l'aide de la lumière, comme je vous l'ai indiqué dans ma dernière chronique), soit encore sonore (écouteurs, haut-parleurs, sifflet) ou inscrit.

Quel que soit le système employé, les signes doivent être émis très régulièrement : les points seront égaux entre eux de même que les barres. L'espace entre deux signes d'une même lettre doit être équivalant à une brève; tandis que l'espace entre deux lettres doit égaler une longue. Une longue doit avoir trois fois la valeur d'une brève. Entre chaque mot, on double encore l'espace laissé habituellement entre deux lettres.

L'alphabet Morse doit frapper votre œil et votre oreille sans que vous soyiez obligés de réfléchir longuement. C'est pourquoi, dans les écoles de T.S.F., on recommande aux élèves de ne pas apprendre, par exemple :

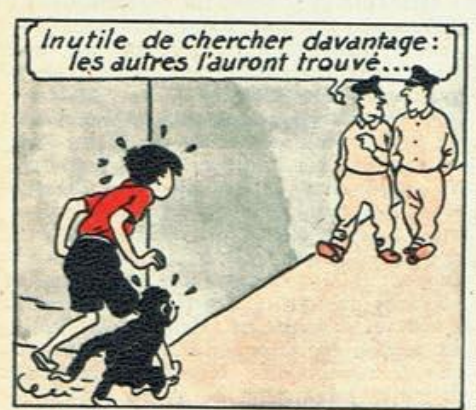
a = brève, longue ou b = longue, trois brèves, mais : a = ta, taa ou b = taa, ta, ta, ta.

...DU MYSTÈRE

...Jo, Zette et Jocko















(A suivre.)

Je ne vous en dirai pas plus aujourd'hui, mais je vous recommande, si vous voulez retirer tout l'agrément du télégraphe, de bien apprendre votre alphabet Morse, aussi bien pour l'écrire et le

Morse ABC

a	·—	s	···
b	—···	t	—
c	—·—·	u	··—
d	—··	v	···—
e	·	w	·— —
f	··—·	x	—··—
g	— —·	y	—·— —
h	····	z	— —··
i	··		
j	·— — —	ch	— — — —
k	—·—	ä	·—·—
l	·—··	ö	— — —·
m	— —	ü	··— —
n	—·	é	··—··
o	— — —	1	·— — — —
p	·— —·	2	··— — —
q	— —·—	3	···— —
r	·—·	4	····—

5	······
6	—····
7	— —···
8	— — —··
9	— — — —·
0	— — — — —
.	······
;	—·—·—·
,	·—·—·—
:	— — —···
?	··—··
!	— —··— —

APPEL
—·—·—

COMPRIS
···—·

ERREUR
·········

SIGNAL DE FIN
·—·—·

lire sur papier que pour le manipuler et le comprendre à l'œil et à l'oreille. Nous en reparlerons !

T. Tournesol



PETITE HISTOIRE DES JEUX OLYMPIQUES
(Suite)

La 18e Olympiade vit l'institution du Pentathle qui, comme son nom l'indique, comportait cinq exercices : la course à pied, le saut, le lancement du disque, le lancement du javelot et la lutte. Le vainqueur de cette épreuve, sorte d'athlète complet, devait paraître comme le produit parfait de la gymnastique chère à Platon. (1).

∴

On comprend facilement qu'une victoire olympique était farouchement enviée. Les candidats n'étaient cependant pas très nombreux, car ils devaient être des « hommes libres » et justifier de leur nationalité grecque. Ensuite, ayant subi un entrainement préparatoire de dix mois ainsi qu'un stage de trente jours à Olympie, ils avaient à prêter serment qu'ils n'avaient jamais forfait aux lois de l'honneur.

Au début, seuls les gens de situation sociale aisée s'entrainaient en vue des Jeux : Pausanias et Pindare citent parmi les concurrents des prêtres, des magistrats, des citoyens illustres (2). *Cela ne peut nous empêcher de constater que Corolos, vainqueur des premiers Jeux Olympiques était un simple cuisinier et que deux de ses successeurs au palmarès exerçaient respectivement la profession de marchand de poisson et de tailleur de pierres.*

Parmi les lauréats les plus célèbres, il convient de citer Chionis (de Sparte) et Léonidas (de Rhodes) qui furent vainqueurs quatre fois consécutives. Politès (de Cérame) remporta en l'an 64 après Jésus Christ (211me olympiade) la course de vitesse et la course longue, fait unique dans les annales des Jeux. Quant à Hermogenès (de Xanthe), il fut le vainqueur en 76, en 80 et en 84 après Jésus Christ, chaque fois de trois épreuves différentes. Il remporta donc neuf triomphes ! (3).

---

(1) Un autre témoignage de l'estime dans laquelle les Grecs tenaient le sport nous est apporté par Fénelon dans son livre V de *Télémaque*. Idoménée, roi de Crète vient de mourir. Divers jeunes hommes aspirent à lui succéder. Télémaque, invité à participer aux joutes qui désigneront le nouveau roi, se tourne vers Mentor, son conseiller. Celui-ci (sous l'aspect de qui se dissimule Minerve, déesse de la Sagesse) lui conseille de combattre. Télémaque remporte successivement la lutte, le pugilat (où les adversaires étaient armés d'un gantelet garni de plomb appelé *ceste*) et la course de chars.

« Victoire au Fils d'Ulysse ! » s'écrie le peuple tout entier. « C'est lui que les dieux destinent à règner sur nous ! »

(2) Lord Burghley, vainqueur du 400 mètres haies aux Jeux Olympiques d'Amsterdam (en 1928) est une personnalité politique anglaise de tout premier plan. Soulignons néanmoins que le cas de Lord Burghley est exceptionnel.

(3) Le plus célèbre athlète des Jeux modernes est incontestablement le Finlandais Paavo Nurmi. Il fût premier du cross-country et du 10.000 mètres en 1920, du 1500, du 5.000 et du cross-country en 1924, du 10.000 mètres en 1928. Il fut second du 500 mètres et du 3.000 mètres steeple en 1928. Voilà un record qui ne sera pas battu de sitôt, d'autant que le cross-country n'est plus inscrit au programme des Jeux, la plus remarquable épreuve du genre étant à l'heure actuelle le « Cross des 6 Nations ».

Un autre Finlandais, Kolekmainen fut lauréat à Stockholm (en 1912) du 500, du 10.000 et du cross-country. En 1920 (à Anvers) il s'adjugea le marathon (course de 42 Kil. 600, qu'il parcourut en un peu plus de 2 heures et demie). On sait l'origine de cette épreuve exténuante : elle rappelle le souvenir d'un soldat grec qui courut annoncer à Athènes, la victoire de Miltiade sur les Perses puis s'écroula, tué par son prodigieux effort. Un autre athlète prestigieux, beaucoup plus près de nous, c'est le nègre américain Jess Owens, qui à Berlin (en 1936) triompha dans le 100 et le 200 mètres et aussi dans le saut en longueur. C'est l'homme le plus rapide du monde et le seul qui ait franchi plus de 8 mètres en un seul bond ! *(A suivre.)*





VI

L'OUVRAGE DE QUINZE JOURS

RESUME. — En cherchant à échapper aux Marsiens qui ravagent les environs de Londres, le narrateur et son compagnon sont restés bloqués durant plusieurs jours dans la cave d'une maison écroulée. Seul, le premier a survécu et, après le départ des Marsiens, il est sorti à l'air libre.

PENDANT un long moment, je restai debout, les jambes vacillantes sur le monticule, me souciant peu de savoir si j'étais en sûreté. Dans l'infect repaire d'où je sortais, toutes mes pensées avaient convergé sur notre sécurité immédiate. Je n'avais pu me rendre compte de ce qui se passait au dehors, dans le monde, et je ne m'attendais guère à cet effrayant et peu ordinaire spectacle. Je croyais retrouver Sheen en ruines et je contemplais une contrée sinistre et lugubre qui semblait appartenir à une autre planète.

Je ressentis alors une émotion des plus rares, une émotion cependant que connaissent trop bien les pauvres animaux sur lesquels s'étend notre domination. J'eus l'impression qu'aurait un lapin qui, à la place de son terrier, trouverait tout à coup une douzaine de terrassiers, creusant les fondations d'une maison. Un premier indice qui se précisa bientôt m'oppressa pendant de nombreux jours, et j'eus la révélation de mon détrônement, la conviction que je n'étais plus un maître, mais un animal parmi les animaux sous le talon des Marsiens. Il en serait de nous comme il en est d'eux; il nous faudrait sans cesse être aux aguets, fuir et nous cacher; la crainte et le règne de l'homme n'était plus.

Mais dès que je l'eus clairement envisagée, cette idée étrange disparut, chassée par l'impérieuse faim qui me tenaillait après un long et horrible jeûne. De l'autre côté de la fosse, derrière un mur recouvert de végétations rouges, j'aperçus un coin de jardin non envahi encore. Cette vue me suggéra ce que je devais faire et je m'avançai à travers l'Herbe Rouge, enfoncé jusqu'au genou et parfois jusqu'au cou. L'épaisseur de ces herbes m'offrait, en cas de besoin, une cachette sûre. Le mur avait six pieds de haut, et, lorsque j'essayai de l'escalader, je sentis qu'il m'était impossible de me soulever. Je dus donc le contourner et j'arrivai ainsi à une sorte d'encoignure rocailleuse où je pus plus facilement me hisser au faîte du mur et me laisser dégringoler dans le jardin que je convoitais. J'y trouvai quelques oignons, des bulbes de glaïeuls et une certaine quantité de carottes à peine mûres; je récoltai le tout et, franchissant un pan de muraille écroulé, je continuai mon chemin vers Kew entre des arbres écarlates et cramoisis — on eût dit une promenade dans une avenue de gigantesques gouttes de sang. J'avais deux idées bien nettes : trouver une nourriture plus substantielle, et, autant que mes forces le permettraient, fuir bien loin cette région maudite et qui n'avait plus rien de terrestre.

Un peu plus loin, dans un endroit où persistait du gazon, je découvris quelques champignons que je dévorai aussitôt, mais ces bribes de nourriture ne réussirent guère qu'à exciter un peu plus ma faim. Tout à coup, alors que je croyais toujours être dans les prairies, je rencontrai une nappe d'eau peu profonde et boueuse qu'un faible courant entraînait. Je fus d'abord très surpris de trouver, au plus fort d'un été très chaud et très sec, des prés inondés, mais je me rendis compte bientôt que cela était dû à l'exubérance tropicale de l'Herbe Rouge. Dès que ces extraordinaires végétaux rencontraient un cours d'eau, ils prenaient immédiatement des proportions gigantesques et devenaient d'une fécondité incomparable. Les graines tombaient en quantité dans les eaux de la Wey et de la Tamise, où elles germaient, et leurs pousses titaniques, croissant avec une incroyable rapidité, avaient bientôt engorgé le cours de ces rivières qui avaient débordé.

A Putney, comme je le vis peu après, le pont disparaissait presque entièrement sous un colossal enchevêtrement de ces plantes, et, à Richmond, les eaux de la Tamise s'étaient aussi répandues en une nappe immense et peu profonde à travers les prairies de Hampton et de Twickenham. A mesure que les eaux débordaient, l'Herbe les suivait, de sorte que les villages en ruines de la vallée de la Tamise furent un certain temps submergés dans le rouge marécage dont j'explorais les bords et qui dissimulait ainsi beaucoup de la désolation qu'avaient causée les Marsiens.



J'absorbai ainsi une grande quantité d'eau.

Finalement, l'Herbe Rouge succomba presque aussi rapidement qu'elle avait crû. Bientôt une sorte de maladie infectieuse, due, croit-on, à l'action de certaines bactéries, s'empara de ces végétations. Par suite des principes de la sélection naturelle, toutes les plantes terrestres ont maintenant acquis une force de résistance contre les maladies causées par les microbes; — elles ne succombent jamais sans une longue lutte. Mais l'Herbe Rouge tomba en putréfaction comme une chose déjà morte. Les tiges blanchirent, se flétrirent et devinrent très cassantes. Au moindre contact, elles se rompaient et les eaux, qui avaient favorisé et stimulé leur développement, emportèrent jusqu'à la mer leurs derniers vestiges.

Mon premier soin fut naturellement d'étancher ma soif. J'absorbai ainsi une grande quantité d'eau, et, mû par une impulsion soudaine, je machonnai quelques fragments d'Herbe Rouge. Mais les tiges étaient pleines d'eau et elles avaient un goût métallique nauséeux. L'eau était assez peu profonde pour me permettre d'avancer sans danger bien que l'Herbe Rouge retardât quelque peu ma marche; mais la profondeur du flot s'accrut évidemment à mesure que j'approchais du fleuve, et, retournant sur mes pas, je repris le chemin de Mortlake. Je parvins à suivre la route en m'aidant des villas en ruines, des clôtures et des réverbères que je rencontrais; bientôt je fus hors de cette inondation et ayant monté la colline de Roehampton, je débouchai dans les communaux de Putney.

Ici le paysage changeait; ce n'était plus l'étrange et extraordinaire, mais le simple bouleversement du familier. Certains coins semblaient avoir été dévastés par un cyclone et, une centaine de mètres plus loin, je traversais un espace absolument paisible et sans la moindre trace de trouble; je rencontrais des maisons dont les jalousies étaient baissées et les portes fermées, comme si leurs habitants dormaient à l'intérieur ou étaient absents pour un jour ou deux. L'Herbe Rouge était moins abondante. Les troncs des grands arbres qui poussaient au long de la route n'étaient pas envahis par la variété grimpante. Je cherchai dans les branches quelque fruit à manger, sans en trouver; j'explorai aussi une ou deux maisons silencieuses, mais elles avaient déjà été cambriolées et pillées. J'achevai le reste de la journée en me reposant dans un bouquet d'arbustes, me sentant, dans l'état de faiblesse où j'étais, trop fatigué pour continuer ma route.

Pendant tout ce temps, je n'avais vu aucun être humain, non plus que le moindre signe de la présence des Marsiens. Je rencontrai deux chiens affamés, mais malgré les avances que je leur fis, ils s'enfuirent en faisant un grand détour. Près de Roehampton, j'avais aperçu deux squelettes humains — non pas des cadavres, mais des squelettes entièrement décharnés; dans le petit bois, auprès de l'endroit où j'étais, je trouvai les os brisés et épars de plusieurs chats et de plusieurs lapins et ceux d'une tête de mouton. Bien qu'il ne restât rien après, j'essayai d'en ronger quelques-uns.

Après le coucher du soleil, je continuai péniblement à avancer au long de la route qui mène à Putney, où le Rayon Ardent avait dû, pour une raison quelconque, faire son œuvre. Au delà de Roehampton, je recueillis, dans un jardin, des pommes de terre à peines mûres, en

quantité suffisante pour apaiser ma faim. De ce jardin la vue s'étendait sur Putney et sur le fleuve. Sous le crépuscule, l'aspect du paysage était singulièrement désolé : des arbres carbonisés, des ruines lamentables et noircies par les flammes, et, au bas de la colline, le fleuve débordé et les grandes nappes d'eau teintées de rouge par l'herbe extraordinaire. Sur tout cela le silence s'étendait et, pensant combien rapidement s'était produite cette désolante transformation, je me sentis envahi par une indescriptible terreur.

Pendant un instant, je crus que l'humanité avait été entièrement détruite et que j'étais maintenant, debout dans ce jardin, le seul être humain qui ait survécu. Au sommet de la colline de Putney, je passai non loin d'un autre squelette dont les bras étaient disloqués et se trouvaient à quelques mètres du corps. A mesure que j'avançais, j'étais de plus en plus convaincu que, dans ce coin du monde et à part quelques traînards comme moi, l'extermination de l'humanité était un fait accompli. Les Marsiens, pensais-je, avaient continué leur route, abandonnant la contrée désolée et cherchant ailleurs leur nourriture. Peut-être même étaient-ils maintenant en train de détruire Berlin ou Paris, ou bien, il pouvait se faire aussi qu'ils aient avancé vers le Nord...

VII

L'HOMME DE PUTNEY HILL

Je passai la nuit dans l'auberge située au sommet de la côte de Putney, où, pour la première fois depuis que j'avais quitté Leatherhead, je dormis dans des draps. Je ne m'attarderai pas à raconter quelle peine j'eus à pénétrer par une fenêtre dans cette maison, peine inutile puisque je m'apercus ensuite que la porte d'entrée n'était fermée qu'au loquet, ni comment je fouillai dans toutes les chambres, espérant y trouver de la nourriture, jusqu'à ce que, au moment même où je perdais tout espoir, je découvris, dans une pièce, qui me parut être une chambre de domestiques, une croûte de pain rongée par les rats et deux boîtes d'ananas conservés. La maison avait été déjà explorée et vidée. Dans le bar, je finis par mettre la main sur des biscuits et des sandwiches qui avaient été oubliés.

Les sandwiches n'étaient pas mangeables, mais avec des biscuits j'apaisai ma faim et je garnis mes poches. Je n'allumai aucune lumière, de peur d'attirer l'attention de quelque Marsien en quête de nourriture et explorant, pendant la nuit, cette partie de Londres. Avant de me mettre au lit, j'eus un moment de grande agitation et d'inquiétude, rôdant de fenêtre en fenêtre et cherchant à apercevoir dans l'obscurité quelque indice des monstres. Je dormis peu. Une fois au lit, je pus réfléchir et mettre quelque suite dans mes idées — chose que je ne me rappelais pas avoir faite depuis ma dernière discussion avec le vieillard. Depuis lors, mon activité mentale n'avait été qu'une succession précipitée de vagues états émotionnels ou bien une sorte de stupide réceptivité. Mais pendant la nuit, mon cerveau, fortifié sans doute par la nourriture que j'avais prise, redevint clair et je pus réfléchir.

Trois pensées surtout s'imposèrent tour à tour à mon esprit : le meurtre du vieillard, les faits et gestes des Marsiens et le sort possible de ma femme. La première de ces préoccupations ne me laissait aucun sentiment d'horreur ni de remords; je me voyais alors, comme je me vois encore maintenant, amené fatalement pas à pas à lui asséner ce coup irréfléchi, victime, en somme, d'une succession d'incidents et de circonstances qui entraînèrent inévitablement ce résutat. Je ne me condamnais aucunement et cependant ce souvenir, sans s'exagérer, me hanta. Dans le silence de la nuit, avec cette sensation d'une présence divine qui s'empare de nous parfois dans le calme et les ténèbres, je supportai victorieusement cet examen de conscience, la seule expiation qu'il me fallût subir pour un moment de rage et d'affolement. Je me retraçai d'un bout à l'autre la suite de nos relations depuis l'instant où je l'avais trouvé accroupi auprès de moi, ne faisant aucune attention à ma soif et m'indiquant du doigt les flammes et la fumée qui s'élevaient des ruines de Weybridge. Nous avions été incapables de nous entendre et de nous aider mutuellement — le hasard sinistre ne se soucie guère de cela. Si j'avais pu le prévoir, je l'aurais abandonné à Halliford. Mais je n'avais rien deviné — et le crime consiste à prévoir et à agir. Je raconte ces choses, comme tout le reste de cette histoire, telles qu'elles se passèrent. Elles n'eurent pas de témoin — j'aurais pu les garder secrètes, mais je les ai narrées afin que le lecteur pût se former un jugement à son gré.


C'était un homme armé d'un coutelas.

Puis, lorsque j'eus à grand'peine chassé l'image de ce cadavre gisant la face contre terre, j'en vins au problème des Marsiens et du sort de ma femme. En ce qui concernait les Marsiens, je n'avais aucune donnée et ne pouvais que m'imaginer mille choses; je ne pouvais guère mieux faire non plus quant à ma femme. Cette veillée bientôt devint épouvantable; je me dressai sur mon lit, mes yeux scrutant les ténèbres et je me mis à prier, demandant que, si elle avait dû mourir, le Rayon Ardent ait pu la frapper brusquement et la tuer sans souffrance. Depuis la nuit de mon retour à Leatherhead je n'avais pas prié. En certaines extrémités désespérées, j'avais murmuré des supplications, formulant mes prières comme les païens murmurent des charmes conjurateurs. Mais cette fois je priais réellement, implorant avec ferveur la divinité, face à face avec les ténèbres. Nuit étrange, et plus étrange encore en ceci, que aussitôt que parut l'aurore, moi, qui m'étais entretenu avec la Divinité, je me glissai hors de la maison comme un rat quitte son trou — créature à peine plus grande, animal inférieur qui, selon le caprice passager de nos maîtres, pouvait être traqué et tué. Les Marsiens, eux aussi, invoquaient peut-être Dieu avec confiance. A coup sûr, si nous ne retenons rien autre de cette guerre, elle nous aura cependant appris la pitié — la pitié pour ces âmes dépourvues de raison qui subissent notre domination.

L'aube était resplendissante et claire; à l'orient, le ciel, que sillonnaient de petits nuages dorés, s'animait de reflets roses. Sur la route qui va du haut de la colline de Putney jusqu'à Wimbledon, traînaient un certain nombre de vestiges pitoyables, restes de la déroute qui, dans la soirée du dimanche où commença la dévastation, dut pousser vers Londres tous les habitants de la contrée. Il y avait là une petite voiture à deux roues sur laquelle était peint le nom de Thomas Lobbe, fruitier à New Malden; une des roues était brisée et une caisse de métal gisait auprès, abandonnée; il y avait aussi un chapeau de paille piétiné dans la boue, maintenant séchée, et au sommet de la côte de West Hill, je trouvai un tas de verre écrasé et taché de sang, auprès de l'abreuvoir en pierre qu'on avait renversé et brisé. Mes plans étaient de plus en plus vagues et mes mouvements de plus en plus incertains; j'avais toujours l'idée d'aller à Leatherhead, et pourtant j'étais convaincu que, selon toutes probabilités, ma femme ne pouvait s'y trouver. Car, à moins que la mort ne les ait surpris à l'improviste, mes cousins et elle avaient dû fuir dès les premières menaces de danger. Mais je m'imaginais que je pourrais, tout au moins, apprendre là de quel côté s'étaient enfuis les habitants du Surrey. Je savais que je voulais retrouver ma femme, que mon cœur souffrait de son absence et du manque de toute société, mais je n'avais aucune idée bien claire quant aux moyens de la retrouver, et je sentais avec une intensité croissante mon entier isolement. Je parvins alors, après avoir traversé un taillis d'arbres et de buissons, à la lisière des communaux de Wimbledon, dont les haies, les arbres et les prés s'étendaient au loin sous mes yeux.

Cet espace encore sombre s'éclairait, par endroits, d'ajoncs et de genêts jaunes. Je ne vis nulle part d'Herbe Rouge, et tandis que je rôdais entre les arbustes, hésitant à m'aventurer à découvert, le soleil se leva, inondant tout de lumière et de vie. Dans un pli de terrain marécageux, entre les arbres, je tombai au milieu d'une multitude de petites grenouilles. Je m'arrêtai à les observer, tirant de leur obstination à vivre une leçon pour moi-même. Soudain, j'eus la sensation bizarre que quelqu'un m'épiait et, me retournant brusquement, j'aperçus dans un fourré quelque chose qui s'y blotissait. Pour mieux voir, je fis un pas en avant. La chose se dressa : c'était un homme armé d'un coutelas. Je m'approchai lentement de lui et il me regarda venir, silencieux et immobile.

Quand je fus près de lui, je remarquai que ses vêtements étaient aussi déguenillés et aussi sales que les miens. On eût dit, vraiment, qu'il avait été traîné dans des égoûts. De plus près, je distinguai la vase verdâtre des fossés, des plaques pâles de terre glaise séchée et des reflets de poussière de charbon. Ses cheveux, très bruns et longs, retombaient en avant sur ses yeux; sa figure était noire et sale, et il avait les traits tirés, de sorte qu'au premier abord je ne le reconnus pas. De plus, une balafre récente lui coupait le bas du visage.

— Halte ! cria-t-il, quand je fus à dix mètres de lui.

Je m'arrêtai. Sa voix était rauque.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ



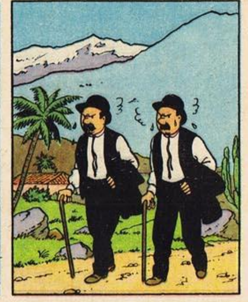








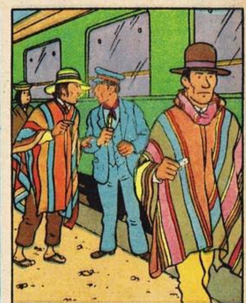




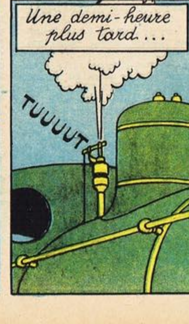










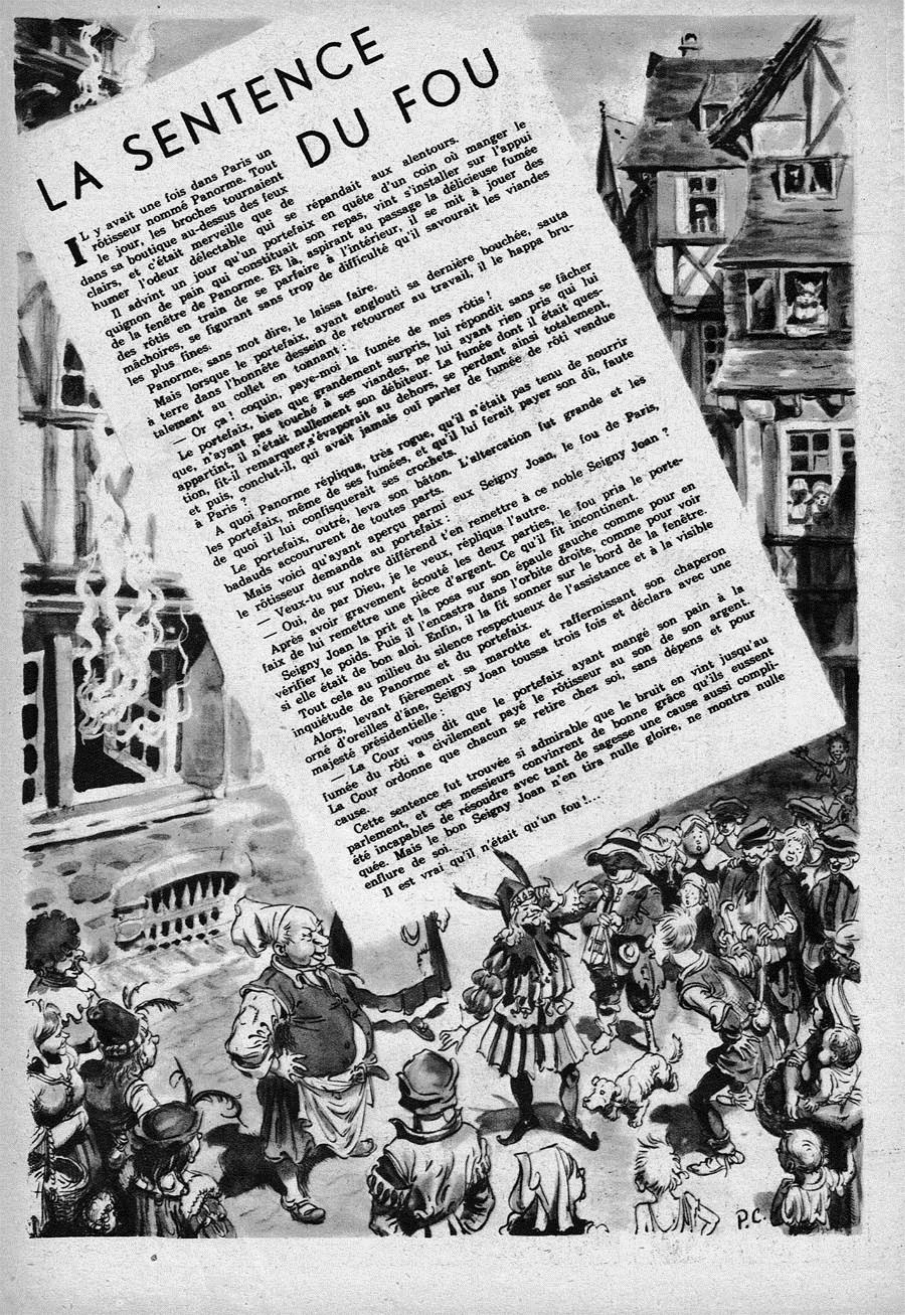








(A suivre.)



LA SENTENCE DU FOU

Il y avait une fois dans Paris un rôtisseur nommé Panorme. Tout le jour, les broches tournaient dans sa boutique au-dessus des feux clairs, et c'était merveille que de humer l'odeur délectable qui se répandait aux alentours.

Il advint un jour qu'un portefaix en quête d'un coin où manger le quignon de pain qui constituait son repas, vint s'installer sur l'appui de la fenêtre de Panorme. Et là, aspirant au passage la délicieuse fumée des rôtis en train de se parfaire à l'intérieur, il se mit à jouer des mâchoires, se figurant sans trop de difficulté qu'il savourait les viandes les plus fines.

Panorme, sans mot dire, le laissa faire.

Mais lorsque le portefaix, ayant englouti sa dernière bouchée, sauta à terre dans l'honnête dessein de retourner au travail, il le happa brutalement au collet en tonnant :

— Or ça ! coquin, paye-moi la fumée de mes rôtis !

Le portefaix, bien que grandement surpris, lui répondit sans se fâcher que, n'ayant pas touché à ses viandes, ne lui ayant rien pris qui lui appartînt, il n'était nullement son débiteur. La fumée dont il était question, fit-il remarquer, s'évaporait au dehors, se perdant ainsi totalement, et puis, conclut-il, qui avait jamais ouï parler de fumée de rôti vendue à Paris ?

A quoi Panorme répliqua, très rogue, qu'il n'était pas tenu de nourrir les portefaix, même de ses fumées, et qu'il lui ferait payer son dû, faute de quoi il lui confisquerait ses crochets.

Le portefaix, outré, leva son bâton. L'altercation fut grande et les badauds accoururent de toutes parts.

Mais voici qu'ayant aperçu parmi eux Seigny Joan, le fou de Paris, le rôtisseur demanda au portefaix :

— Veux-tu sur notre différend t'en remettre à ce noble Seigny Joan ?

— Oui, de par Dieu, je le veux, répliqua l'autre.

Après avoir gravement écouté les deux parties, le fou pria le portefaix de lui remettre une pièce d'argent. Ce qu'il fit incontinent.

Seigny Joan la prit et la posa sur son épaule gauche comme pour en vérifier le poids. Puis il l'encastra dans l'orbite droite, comme pour voir si elle était de bon aloi. Enfin, il la fit sonner sur le bord de la fenêtre.

Tout cela au milieu du silence respectueux de l'assistance et à la visible inquiétude de Panorme et du portefaix.

Alors, levant fièrement sa marotte et raffermissant son chaperon orné d'oreilles d'âne, Seigny Joan toussa trois fois et déclara avec une majesté présidentielle :

— La Cour vous dit que le portefaix ayant mangé son pain à la fumée du rôti a civilement payé le rôtisseur au son de son argent. La Cour ordonne que chacun se retire chez soi, sans dépens et pour cause.

Cette sentence fut trouvée si admirable que le bruit en vint jusqu'au parlement, et ces messieurs convinrent de bonne grâce qu'ils eussent été incapables de résoudre avec tant de sagesse une cause aussi compliquée. Mais le bon Seigny Joan n'en tira nulle gloire, ne montra nulle enflure de soi.

Il est vrai qu'il n'était qu'un fou !...

le coin des timbrés

LES BELLES LEGENDES

LES POMMES D'OR DES HESPERIDES

IL existait autrefois, quelque part dans le monde, un parc immense où se trouvaient des arbres élevés et touffus, des fleurs odorantes, des fruits savoureux et des fontaines limpides. On y remarquait des pommes dont l'éclat rappelait l'or le plus pur. Hercule fut chargé, par une déesse, de découvrir ce splendide jardin. Il parcourut le monde en quête de renseignements et s'arrêta un jour près d'une source, pour se reposer. Il y aperçut une jeune nymphe en train de jouer. Celle-ci lui fit savoir que seul le Dieu Nérée serait à même de lui révéler l'endroit où était cet eden rêvé. Hercule se remit en route et finit par découvrir Nérée sur un rocher. Celui-ci essaya par toutes sortes de moyens de faire fuir son visiteur, mais finalement Hercule obtint l'indication qu'il cherchait. C'était en Mauritanie, dans le royaume d'Atlas.

Arrivé là, le céleste voyageur trouva, en effet, Atlas soutenant sur ses épaules la voûte céleste. En apprenant qu'Hercule venait chercher les pommes d'or, Atlas fut tout joyeux, car il entrevit le moyen de se débarrasser de son fardeau. Il pria le solliciteur de prendre sa place pendant qu'il irait chercher les fruits.

Hercule s'y prêta de bonne grâce et mit la voûte du ciel sur son dos. Au retour d'Atlas, il prétexta une gêne subite et fit reprendre son fardeau à celui qui croyait s'en être débarrassé pour toujours. Le dieu de la force put ainsi repartir avec les fameux fruits d'or. Ce récit est illustré par le timbre de Grèce n° 170.

FR. DEPIENNE.



☆ MELI-MELO ☆

LE SAVIEZ-VOUS ?...

PEU de personnes connaissent l'origine de l'expression « poisson d'avril ». La voici : Une ordonnance du roi de France, Charles IX (1550-1574) ayant avancé le début de l'année du 1er avril au 1er janvier, les étrennes ne se donnèrent plus qu'au premier jour de janvier; on se contenta, le premier avril, d'adresser des souhaits de plaisanterie aux personnes qui s'obstinaient à regretter l'ancien système; on alla même jusqu'à les mystifier en leur offrant des cadeaux pour rire ou en leur envoyant des messages moqueurs.



LA police économique anglaise est sur les dents depuis qu'un éleveur de dindes a découvert le moyen d'écouler toutes ses volailles au prix du marché noir, sans encourir les rigueurs de la loi. Cet homme se contenta de publier l'annonce suivante :



« Perdu, tel endroit, un billet de 5 livres sterling enroulé dans un élastique. J'envoie une dinde en remerciement à qui me le retournera ».

Le lendemain matin, ce malicieux fermier recevait 62 billets de 5 livres sterling auxquels ne manquait même pas l'élastique.

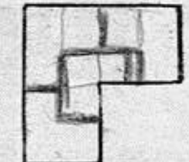
∴

C'EST l'Amérique qui possède le plus grand phare du monde. Il s'appelle le phare Lindberg et il est visible à 500 Kms.



NOS PETITS PROBLÈMES

UN paysan laisse à ses 4 fils, un champ de la forme ci-dessous. Il désire que cette terre soit partagée de telle manière que chacun de ses enfants ait une partie égale, mais que chaque partie conserve, en réduction, la forme originale du champ. Comment faut-il effectuer le partage ?



Solution du petit problème de jeudi dernier

Les deux garçons font partie d'un groupe de « trijumeaux ». Leur troisième frère n'était pas présent à l'entretien.

notre GRAND CONCOURS

BIEN qu'elle fût sensiblement plus compliquée que celles qui l'avaient précédée,, la 5me épreuve de notre grand concours, nous a valu un nombre impressionnant de réponses exactes.

Il s'agissait, comme vous vous le rappellerez, de résoudre un rébus. Outre qu'en soi ce genre d'épreuve comporte toujours d'assez sérieuses difficultés, le réalisateur de celui que nous vous avons soumis, poussé par le désir de mesurer une fois pour toutes la profondeur de votre sagacité, l'avait parsemé d'embûches qui eussent dû faire trébucher la plupart d'entre vous.

Or, il n'y en a rien été; le malin calcul de notre ami s'est vu déjoué. Presque tous, vous êtes venus à bout du problème avec une aisance absolument déconcertante et nous vous réitérons nos plus chaleureuses félicitations. Mais revenons à nos moutons...

Voici quelle était la phrase à reconstituer : (Nous attirons votre attention sur le fait qu'un rébus doit se résoudre **phonétiquement** et non **orthographiquement**, c'est-à-dire que les mots qu'il s'agit de découvrir doivent être recomposés à l'aide des **sons** exprimés par les images du rébus).

« **Ami lecteur, ne t'entêtes-tu pas en vain à déchiffrer cette énigme ? — Va cependant, car de beaux prix récompenseront ta persévérance. Tintin.** »

L'épreuve était cotée sur 40 points, chaque dessin du rébus comptant pour 2 points. La deuxième question, qui n'était pas cotée, nous a servi à départager les nombreux concurrents qui avaient résolu correctement le problème.

La semaine prochaine, mes chers amis, nous publierons à cette place, les résultats de la 6me et dernière épreuve et dès la semaine suivante, nous espérons pouvoir vous donner la liste des principaux lauréats de notre grand concours.

Nous vous rappelons, pour terminer, que le premier prix est constitué par un poste de radio américain « Howard » offert par les Usines « Staar », rue Vanderstichelen, à Bruxelles.

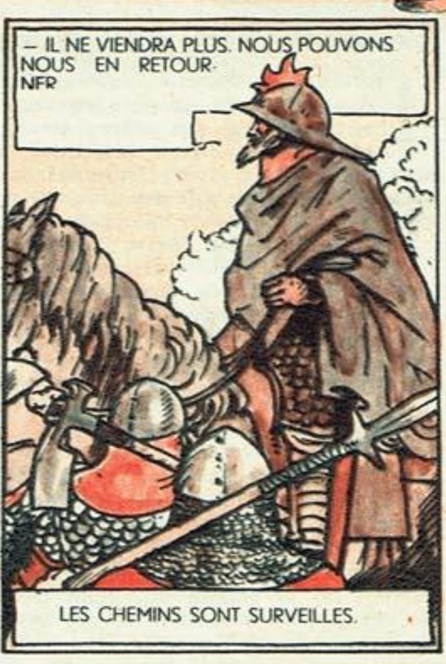
LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY























(A suivre.)



ATTENTION!

★

C'est le jeudi 3 avril que sortira de presse notre magnifique numéro spécial sur vingt-quatre pages, consacré aux Fêtes de Pâques.

Dès à présent, retenez-le chez votre marchand habituel.

QU'ON SE LE DISE !

Jacques CATZ, Forest. — Différents bois du pays peuvent convenir; le meilleur pour la membrure est le frêne.

Bauduin LATTEUR, Charleroi. — Un grand paquebot transatlantique moderne mesure plus ou moins 300 mètres de long. Prends aussi pour toi la remarque que je fais dans le n° 9 à J.-M. Watelet. Pour le bateau dans une bouteille, reporte-toi au « Tintin » du 2 janvier; pour l'astrolabe et autres instruments, à celui du 21 novembre.

Marcel VENOUZY, Bruxelles. — Même remarque. Voir « Tintin » du 19 décembre.

Roger DEBOUTTE. — « Un bateau file ses X nœuds. » Voilà une expression qu'on entend souvent et que, pourtant, peu de gens comprennent. Aussi, je crois utile, à ton intention et à celle de mes autres amis, de m'étendre un peu sur ce sujet.

Il est nécessaire de connaître la vitesse d'un bateau en pleine mer. Actuellement, on utilise des instruments de mesure modernes dont nous aurons l'occasion de nous entretenir plus tard : loch à hélice, loch à diaphragme, loch à mercure. Mais le premier en date est le loch à bateau.

Il était constitué par un fin cordage, appelé « ligne », enroulé sur un touret, comme une ficelle de cerf-volant. Au bout de cette ligne était attaché un panneau triangulaire, le « bateau ». Lorsque, du navire en marche, on jetait à la mer le bateau du loch, il était tellement freiné par l'eau qu'on pouvait le considérer à peu près comme immobile, il tirait alors fortement sur la ligne du loch, et la déroulait à une vitesse correspondant à celle du bateau.

La ligne du loch portait, à intervalles identiques, des nœuds que l'on voyait filer régulièrement au cours du déroulement. L'avantage de ces nœuds était que, si l'on voulait mesurer la vitesse, de nuit, les nœuds se sentaient, lorsqu'ils filaient entre les doigts des marins.

Pour se servir utilement du loch, il faut posséder un autre instrument qui puisse mesurer le temps; actuellement, nous aurions un chronomètre-bracelet; autrefois, on employait le sablier, dont le sable s'écoulait exactement en une demi-minute. Voici donc la manœuvre :

Un marin tient le touret. Un deuxième marin jette le bateau à la mer en tenant une main appuyée sur la ligne qui commence à se dérouler. Au moment où cet homme sent passer le premier nœud, il pousse un cri et, immédiatement, un troisième marin, qui tient le sablier, le retourne. Le deuxième compte les nœuds qui lui filent dans la main. Au moment précis où le dernier grain de sable du sablier tombe, le troisième pousse un cri, et le deuxième arrête de compter, tandis que le premier freine la ligne et la rentre. Le nombre de nœuds que le deuxième marin a comptés indique la vitesse du navire. Vous avez tous compris la manœuvre, mais vous ne voyez pas encore à quoi cela correspond; c'est ce que nous allons voir maintenant.

Le nombre des nœuds qui filent pendant cette demi-minute correspond exactement au nombre de milles marins que le bateau parcourt pendant une heure.

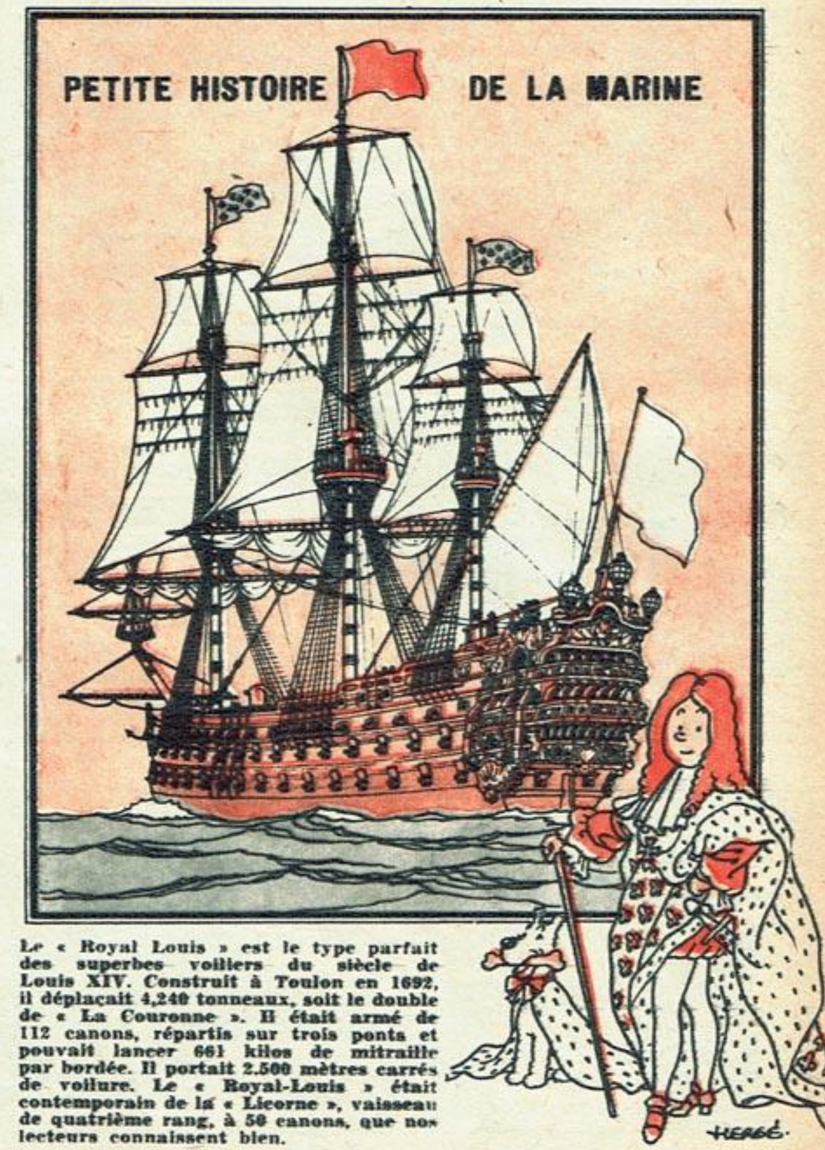
Pour obtenir ce résultat pratique, on s'est livré au petit calcul que voici : le mille marin est la soixantième partie d'un degré à l'équateur, soient 1,852 mètres. D'autre part, la demi-minute que file le loch est la cent vingtième partie de l'heure. Il faudra donc que l'espace séparant les nœuds soit la cent vingtième partie de 1,852 mètres : 15 m. 395.

Il me faut vous mettre en garde, à présent, contre une expression erronée qu'emploient couramment les terriens. On peut dire : ce bateau fait 6 milles à l'heure; ou bien : ce bateau file ses 6 nœuds. Mais il n'est **jamais permis de dire :** ce bateau file 6 nœuds à l'heure... puisqu'il ne file ses nœuds que pendant une demi-minute. J'espère bien que jamais je n'entendrai un « Ami de Tintin » commettre une erreur aussi grossière, mille sabords !...

Il reste pourtant encore une difficulté pour ceux qui ne sont pas très habitués aux choses de la mer : c'est de se représenter mentalement la vitesse énoncée en milles ou en nœuds, alors qu'ils sont habitués à évaluer toutes les vitesses des véhicules en kilomètres à l'heure. Voici un moyen d'y arriver approximativement : doubler le nombre de nœuds ou de milles et retirer 10 pour cent. Par exemple, à quoi correspond 7 nœuds ? Vous vous dites : 2 fois 7 = 14, moins 1,4 = 12,6; en forçant un peu, on a 13 kilomètres à l'heure.

Remarquons, enfin, que, pour le yachting et les sports nautiques, on a tendance à employer actuellement, dans nos pays, les quotations en kilomètres à l'heure.

Guy LOSFELD, Schilde. — Au début de la propulsion mécanique, les bateaux étaient munis, de chaque côté de la coque, d'une énorme roue munie, tout autour, de palettes ou aubes. Ces aubes agissaient à la façon des rames. En eau calme, le rendement était assez bon, mais non en mer où, par suite des vagues, les aubes étaient souvent hors de l'eau. De plus, ce système était encombrant et fragile. On le remplaça donc rapidement par l'hélice, plus robuste, moins exposée et possédant un rendement excellent.



Le « Royal Louis » est le type parfait des superbes voiliers du siècle de Louis XIV. Construit à Toulon en 1692, il déplaçait 4,240 tonneaux, soit le double de « La Couronne ». Il était armé de 112 canons, répartis sur trois ponts et pouvait lancer 661 kilos de mitraille par bordée. Il portait 2.500 mètres carrés de voilure. Le « Royal-Louis » était contemporain de la « Licorne », vaisseau de quatrième rang, à 50 canons, que nos lecteurs connaissent bien.

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC



































(A suivre.)

AUX MAINS DES « JAPS »

J'AI reçu, ces jours derniers, une lettre bien intéressante. Ma correspondante — une jeune lectrice hollandaise de 13 ans, qui répond au nom de Sonia Hildesheim — s'imaginant que les Jaunes du « Secret de l'Espadon » étaient japonais, me faisait remarquer que les avions nippons portaient d'autres signes distinctifs que ceux dont notre ami E.-P. Jacobs avait, dans son histoire, gratifié les chasseurs et les bombardiers asiatiques.

— Je le sais de science personnelle, précisait-elle, pour avoir passé 3 ans dans un camp de concentration japonais aux Indes Néerlandaises.

Pressentant les aventures fantastiques qui se cachaient derrière cette simple phrase, je priai Sonia Hildesheim de vouloir bien passer au Bureau du Journal. Ce qu'elle fit très volontiers.

Vous vous doutez, n'est-ce pas, les amis, de la curiosité avec laquelle je l'ai interrogée. En vérité, le récit des aventures de Sonia dépassait de très loin ce que j'imaginais de plus extraordinaire et j'ai pensé que cela vous intéresserait de lire son interview.

★

— Dites-moi, Sonia, séjourniez-vous déjà aux Indes Néerlandaises lorsque la guerre éclata ?

— Non. Avant l'invasion allemande j'habitais à Bruxelles avec mes parents et mon petit frère Marc. J'étais âgée de 6 ans et je fréquentais l'école primaire. Au matin du 12 mai, toute ma famille a fui vers la France et s'est fixée à Montauban.

— Mais, de quelle manière êtes-vous parvenue aux Indes ?

— C'est toute une histoire. Dès le printemps de 1941, nous avons gagné le Portugal et nous nous sommes établis durant 2 mois à Praja Das Mahas, près de Lisbonne, avant de nous embarquer à bord du bateau portugais « Quanza » qui devait nous conduire jusqu'au port de **Lorenzo Marques** (Mozambique), après avoir contourné le Cap de Bonne-Espérance. Ce long détour était, à l'époque, rendu nécessaire par les mines sous-marines qui infestaient la Méditerranée. De la Mozambique, un voyage en chemin de fer de 15 jours, nous a conduit jusqu'à Pretoria, puis jusqu'à Durban, où, comme vous le savez sans doute, on parle le néerlandais. Cette circonstance nous a donné le sentiment curieux de trouver une seconde patrie. Mais l'occasion nous ayant été offerte de nous embarquer à bord d'un navire hollandais, le « Tegelberg » qui devait cingler vers Batavia, nous avons été contraints de quitter trop vite cette ville magnifique. Notre bateau jeta l'ancre à Batavia, le 8 novembre 1941. Le 8 décembre de la même année, 30 jours plus tard exactement, éclatait la guerre d'Extrême-Orient.

— S'est-on battu longtemps ?

— Non. Après 8 jours de lutte, les forces néerlandaises se virent acculées à la reddition. Nous avons personnellement assisté à l'entrée des troupes japonaises à Bandoeng.

— L'occupation nipponne a-t-elle été aussi terrible qu'on le dit, Sonia ?

— Oh oui. Mon père fut tout de suite envoyé dans un camp de concentration. En novembre, ma mère, mon frère Marc et moi-même connûmes un sort identique. On nous conduisit au camp de Tjihapit, faubourg de Bandoeng, et séparé des autres quartiers de la ville par une clôture de fils de fer barbelés et un mur de bambou. Je fus reléguée, avec une dizaine d'autres personnes dans une cabane minuscule et reçus comme chaque pensionnaire de Tjihapit un numéro d'immatriculation. Le règlement du camp était particulièrement dur : Lever à 7 heures, appel nominal, file de plusieurs heures devant les cuisines, puis travail exténuant jusqu'à la tombée de la nuit. L'autorité occupante contraignait tous blancs à saluer les soldats japonais au passage en criant : « KJOTSKE ! KERE ! NORRE ! ». Si l'une d'entre nous avait le malheur de ne pas se conformer à cet ordre, on l'exposait toute la journée, en plein soleil et dans une attitude humiliante, à ses co-détenues atterrées.

— Avez-vous donc passé toute la durée de la guerre dans le camp de Tjihapit ?

— Non. Un beau matin, l'ordre nous fut donné, à mes compagnes et à moi-même, de nous préparer à partir.

Après une attente interminable, on nous chargea dans un camion et l'on nous conduisit à la gare où un train nous attendait. Ce voyage est le souvenir le plus pénible que j'aie conservé de toute ma détention. Pendant deux jours et deux nuits nous avons été contraintes de rester debout, sans la moindre nourriture, dans un wagon hermétiquement clos.

— Pourquoi debout ?

— Il y avait tant de monde dans ce compartiment de 4e classe, qu'il nous était impossible de nous asseoir. Plusieurs jeunes filles et plusieurs femmes qui partageaient mon infortune, devinrent malades. Durant tout le trajet, nos convoyeurs japonais ne nous firent même pas l'aumône d'une seule goutte d'eau.

— Et où vous a-t-on débarquées ?

— A Ambarawa, au centre de l'île de de Java et à proximité de deux volcans : le « Mérapi » et le « Merbaboe ». Le camp que les nippons venaient d'y installer n'était guère plus confortable que celui de Tjihapit. Il contenait 10 baraquements et nous étions 4.000 femmes et enfants...

— Et de quelle manière avez-vous été libérée ?

— Pendant la nuit du 4 au 5 janvier 1945, nous fûmes brusquement réveillées par une vive fusillade. Notre première idée fut que l'on venait nous délivrer. Hélas, il ne s'agissait que d'une échauffourée entre Japonais et Indonésiens. Pendant les journées qui suivirent le camp fut régulièrement survolé par des avions alliés qui nous jetaient des tracts et de la nourriture.

— Vous avez sans doute recouvré la liberté dès la capitulation nipponne ?

— Oh non ! Ce n'est que 10 jours après la reddition des armées du Mikado que nous avons appris que nous approchions, enfin, du terme de nos épreuves. Il nous demeurait toutefois impossible de quitter le camp car des troupes d'insurgés indonésiens parcouraient la contrée en portant des fanions blancs et rouges, et tiraient impitoyablement sur tous les blancs qu'ils rencontraient. Ce n'est que quatre mois plus tard que j'ai pu rejoindre mon père. Un train escorté de soldats des Indes britanniques nous conduisit à Samarang. De là, un bateau japonais nous transporta à Batavia où nous prîmes l'avion jusqu'à Bandoeng...

On nous a certifié par la suite que peu après notre départ toutes les détenues du camp d'Ambarawa avaient été massacrées par des insurgés indonésiens. Nous l'avions échappé belle !...

Quelques mois plus tard nous regagnions l'Europe par le Canal de Suez. Notre abominable cauchemar était fini !...

★

J'ai félicité ma jeune amie pour son courage, sa résistance et son moral étonnant, et je lui ai souhaité qu'un avenir magnifique succède pour elle à ces épreuves inhumaines.

Elle l'a bien mérité !



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



— PARDON, CET INDIVIDU, QUI S'EST APPROPRIÉ À VOTRE INSU NOS DOCUMENTS, TENTAIT TOUT BONNEMENT DE NOUS ARRACHER LE SECRET DE NOTRE CODE !















Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles

(A suivre.)